
**hommes
& migrations**

Hommes & migrations

Revue française de référence sur les dynamiques migratoires

1290 | 2011

Travailleurs sociaux et migrations

La correction d'une trajectoire

Giovanna, assistante sociale, fille de travailleurs immigrés italiens

Jean-François Gaspar



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/743>

DOI : 10.4000/hommesmigrations.743

ISSN : 2262-3353

Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2011

Pagination : 78-87

ISSN : 1142-852X

Référence électronique

Jean-François Gaspar, « La correction d'une trajectoire », *Hommes & migrations* [En ligne], 1290 | 2011, mis en ligne le 31 décembre 2013, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/743> ; DOI : 10.4000/hommesmigrations.743

Tous droits réservés

La correction d'une trajectoire

Giovanna, assistante sociale, fille de travailleurs immigrés italiens

Par Jean-François Gaspar,
sociologue, maître assistant à la Haute école Louvain en Hainaut/Haute école
de Namur, membre associé du Centre européen de sociologie et de science politique
de la Sorbonne, équipe CSE



© Kader Benamer

L'origine migratoire des travailleurs sociaux ne cesse de résonner avec l'exercice de leur profession. Comme si l'expérience des discriminations imposait en retour de s'engager pour les combattre. L'exemple de Giovanna, responsable d'une antenne sociale en région wallonne, est révélateur. De parents immigrés italiens, née en Belgique, elle a, durant son enfance, fait l'épreuve du racisme. Son ascension sociale réussie, qui prolonge celle de ses parents, retrace les difficultés de l'ouverture aux autres.

Comme l'ensemble des villes des bassins miniers wallons, la ville dans laquelle habite Giovanna a bénéficié, dès la fin de la Seconde Guerre mondiale, de l'arrivée massive de travailleurs italiens. L'activité minière et les entreprises sidérurgiques étaient alors demandeuses d'une grande quantité de main-d'œuvre. La dernière mine a fermé au début des années soixante-dix. L'industrie sidérurgique perdure, mais sur un mode mineur. De nombreuses entreprises ont disparu, laissant à la ville les stigmates de ce passé industriel structuré par des autoroutes, des lignes de chemin de fer et le fleuve. La ville reste marquée par cette immigration italienne. Dans les statistiques, le nombre d'Italiens a certes baissé car beaucoup ont pris la nationalité belge et certains, peu nombreux, sont retournés en Italie pour leur retraite. Lors des marchés, c'est l'italien qui continue à être la langue la plus utilisée. Chez les libraires, les piles de journaux régionaux rivalisent difficilement avec celles, roses, de la *Gazzeta dello sporte* et les clubs de supporters des équipes italiennes de football sont beaucoup plus nombreux que ceux de l'équipe locale qui, comme de grandes équipes wallonnes, a connu la relégation pour "malversations" et/ou "mauvaise gestion".

L'arrivée massive de travailleurs italiens résulte de la signature de l'accord italo-belge du 20 juin 1946 *Minatori-Carbone* (mineurs italiens contre charbon belge)¹⁾. Ni l'accueil des mineurs italiens ni leur intégration ne furent faciles : au mieux, ils étaient considérés avec méfiance car venant concurrencer la main-d'œuvre locale, au pire, ils étaient l'objet d'attaques racistes.

Les conditions de travail particulièrement dures dans les mines et le prix en vies humaines que payèrent les Italiens lors des catastrophes minières conduisirent le gouvernement italien à se montrer plus exigeant sur les conditions de sécurité, puis à rompre l'accord après la catastrophe du Bois du Cazier, à côté de Charleroi, en août 1956 (262 morts, dont 136 Italiens). Cette catastrophe marque la fin de l'importation de main-d'œuvre italienne.

Conquérir une position sociale : une ambition familiale

L'immigration continue dans le cadre du "regroupement familial". C'est ainsi qu'arrivent les parents de Giovanna qui est née et vit dans cette ville à laquelle elle se dit attachée. Son père est maçon et sa mère a suivi, à son arrivée en Belgique, une formation pour devenir aide soignante. La famille et le travail sont, pour elle, deux valeurs très importantes qui s'entremêlent : "*[Mes parents] souhaitaient quand même qu'on [ses deux frères et elle] ait une position, qu'on ne soit pas obligés de trimer comme eux ont dû trimer à un moment.*"

“La famille”, c’est à la fois celle qu’elle forme avec son mari et ses deux enfants et la famille élargie à ses parents, beaux-parents, frères et belles-sœurs, oncles et tantes, cousins et cousines. Le travail, c’est celui de ses parents pour élever trois enfants et le

**La conscience
d’une souffrance vécue
durant son enfance
et sa jeunesse survient
à un moment,
vers dix-huit ans, où,
potentiellement,
son horizon peut s’élargir.**

sien pour réussir ses études, conserver son emploi et assurer, avec son mari, chauffagiste, la vie familiale dans une région connue pour être une des plus pauvres de Wallonie.

Adolescente, elle voulait devenir juge pour enfants et part, à la fin de ses études secondaires, dans une ville universitaire pour y commencer des études de droit. Elle échoue, revient chez elle et se réoriente vers des études d’assistante sociale dans une ville proche du

domicile familial. À la fin de ses études, Giovanna est engagée dans une des antennes d’un Centre d’accompagnement pour toxicomanes et leur famille, elle y travaille à trois quarts temps et en deviendra responsable. Elle définit ce centre comme un “*lieu d’écoute et de parole*”. Giovanna se dit de plus en plus attirée par la psychanalyse qu’elle définit comme “*une philosophie de travail*” et présente Lacan comme “*une référence*”. Selon elle, la psychanalyse correspond à sa volonté de “*centrer [son] travail sur le sujet*” et d’“*apaiser [sa] souffrance*”. Dans les années à venir, elle souhaite poursuivre le même travail : elle ne veut ni aller travailler ailleurs, ni prendre plus de responsabilités dans son institution. Elle ne s’interdit pas cependant de faire dans quelques années, quand ses enfants seront autonomes, un master en psychologie.

“La souffrance de la non-acceptation”

Pour Giovanna, la souffrance résulte d’une exposition prolongée à un racisme ordinaire et à un racisme relatif à son origine sociale : “*un racisme de classe*²”. C’est dans le registre de la “non-acceptation” qu’elle traduit ces deux formes de racisme : “*Je suis Italienne et les gens n’acceptent pas beaucoup... pas plus que ma condition sociale puisque fille d’ouvrier [...] dans une classe où c’était en fait des enfants de professeurs, de médecins.*” Doublement stigmatisée, elle n’est pas reconnue³ au sein de son groupe de pairs. C’est à partir de cette souffrance qu’elle explique pourquoi elle va se diriger vers un métier où elle pourra rendre justice en répondant au “*besoin d’aide*” de ceux qui “sont seuls”. La conscience d’une souffrance vécue durant son enfance et sa jeunesse survient à un moment, vers dix-huit ans, où, potentiellement, son horizon peut s’élargir : possibilité de poursuivre des études et de quitter le domicile de ses parents.

L'admiration qu'elle dit avoir pour Gandhi et son attachement à la religion catholique viennent également nourrir sa "volonté" de venir en aide aux autres. Tant chez Gandhi que dans la religion catholique, la souffrance légitime celui qui prodigue de l'aide et définit celui qui en est le bénéficiaire. À un autre niveau, on retrouve la même logique dans ce qu'elle dit de ses parents qui "ont dû trimer" pour que leurs enfants ne se retrouvent pas confrontés aux mêmes difficultés que celles qu'ils avaient vécues.

La naturalisation de l'échec scolaire

L'année universitaire de Giovanna ne se passe "pas bien du tout". Elle donne deux raisons à cet échec en droit à l'université. Elle est partie dans une ville universitaire éloignée de sa famille et s'est retrouvée vraiment "*toute seule sans [ses] copains et [ses] copines*". La seconde raison est une mémoire insuffisante pour faire de telles études. Elle naturalise ainsi son échec. La sociologie montre depuis *Les Héritiers*⁽⁴⁾, que le capital scolaire se décompose, au minimum, en un capital des savoirs légitimés par l'institution scolaire et un capital relatif aux manières de faire et de se débrouiller avec l'institution scolaire. En ce qui concerne Giovanna, le sentiment d'étrangeté, aussi bien "national" que social, ressenti à l'université n'a facilité ni son intégration, ni sa réussite.

Cette naturalisation de l'échec est une nouvelle indication du racisme de classe subi et, ici, intériorisé par Giovanna : "*Le 'racisme de classe' peut s'afficher sans jamais apparaître. Cette alchimie réussit d'autant mieux que, loin de lui opposer une autre image de la réussite scolaire, les classes populaires reprennent à leur compte l'essentialisme des hautes classes et vivent leur désavantage comme destin personnel*"⁽⁵⁾. De fait, elle présente cet échec comme "*une chance [pour elle]*" : "*Parce que je pense que je n'aurais pas été à ma place en droit... du tout et que je préfère être ce que je suis aujourd'hui, plutôt que mal dans ma peau. [...] Parce que pour moi, c'est important de pouvoir être là à ma place.*"

"Moi, je ne suis pas née pour ça"

L'expression "être à ma place" semble fonctionner, chez Giovanna, dans les versions positives ("*Je suis bien là, maintenant*"), comme des confirmations de ses choix, et dans les versions négatives ("*Je ne suis pas faite pour ça*"), comme de véritables rappels à l'ordre intériorisés. Lorsque je lui demande ce qu'elle ferait si un jour on lui proposait un poste de directrice, elle répond immédiatement et avec virulence : "*Être responsable et faire quoi ? Non, non, moi je reste ici... Je n'ai pas envie moi de ça ! Moi, je ne suis pas née pour ça.*"

Concernant l'échec à l'université, l'attitude de ses parents vient confirmer ce rappel à l'ordre : *“Quand j'ai décidé d'arrêter le droit, mes parents n'étaient pas d'accord au départ. Comme j'ai quand même pris la décision d'arrêter, ils m'ont dit ensuite : ‘Mais de toute façon, c'était pas fait pour toi... mais on voulait que tu prennes la décision toi-même.’”*

On trouve ici des “attitudes ambiguës” mises en évidence dans la littérature sociologique à propos de la réussite scolaire dans les classes populaires : les enfants sont à la fois porteurs, au moyen de la réussite scolaire, d'espoir d'ascension sociale et, dans le même temps, les parents craignent que leurs enfants s'éloignent d'eux.

C'est *“en étant [elle-même]”* (version positive d'“être à sa place”) que Giovanna va satisfaire les attentes dont elle est investie. À propos des trois années passées à l'école sociale, elle dit : *“Ce sont les stages qui [lui] ont fait comprendre qu'effectivement, c'était [sa] place.”* Ces stages montrent combien est important le lien avec sa famille : c'est le travail manuel de son père, de son mari et son investissement sur le terrain social qui ont rendu et rendent possible leur acceptation dans leur quartier et dans leur travail en Belgique.

La recherche de proximités

Avec les études d'assistante sociale, qui permettent une ascension sociale dont ses parents pourront bénéficier et constituent un des marqueurs de la réussite du parcours migratoire, Giovanna se sent *“à [sa] place”*, pour un ensemble de motivations qui s'organisent autour de la proximité. Il s'agit, tout d'abord, d'une proximité physique, elle revient chez ses parents et retrouve ses amis. Il s'agit aussi d'études qui sont proches, dans leur orientation, de la formation suivie par sa mère lors de son arrivée en Belgique. Le travail effectué pour réussir ses études et, plus tard, pour avancer dans sa carrière lui a demandé les mêmes efforts que ceux que ses parents ont dû produire à leur arrivée en Belgique pour que leurs enfants *“aient une position”*.

Comme beaucoup de travailleurs sociaux, elle insiste sur l'aspect pratique de ses études et notamment sur l'importance du contact, dans les stages, avec la réalité sociale. De plus, cet aspect pratique peut être mis en tension avec l'aspect théorique des cours, de la littérature dévalorisée par de nombreux travailleurs sociaux⁽⁶⁾. On se trouve là en présence d'une catégorisation qui se superpose à la catégorisation *“monde des choses matérielles/monde des choses humaines⁽⁷⁾”* et à celle liée à la division sexuelle du travail. On pourrait dans la même dynamique ajouter la catégorisation haut/bas qui se traduit par le passage du *“choix”* de devenir juge pour enfants (haut), au *“choix”* de devenir assistante sociale (bas).

Ces proximités, envisagées comme une mise en conformité de son *habitus*, permettent de véritables coups doubles. Giovanna s'appuie, en effet, sur des éléments constitutifs de son *ethos* de classe pour prendre pied dans la formation et ensuite dans la profession. Les dispositions ainsi importées sont valorisées à l'intérieur de sa formation et de la profession qu'elle intègre, ce qui permet qu'elle-même, par effet de miroir, s'en trouve renforcée.

Dans cette recherche de proximités, deux autres éléments importent. Le premier est l'attachement de Giovanna à l'Italie : *“C'est mon identité, c'est ce que je suis, d'ailleurs, je vais me ressourcer en Italie tous les ans dans la maison familiale et c'est important.”* L'attachement se manifeste également dans la manière dont elle évoque ses grands-parents et particulièrement la pénibilité de leur travail, signifiant ainsi : *“Voilà d'où je viens !”*

Le second concerne ses deux frères qui ont eu un début de parcours similaire. Ils ont tous les deux commencé des études d'ingénieur technique. L'aîné a terminé ses études et occupe maintenant un “poste de direction” dans une entreprise de la région. Le cadet s'est réorienté vers des études de kinésithérapie. Ingénieur technique et kinésithérapeute représentent une élévation dans la hiérarchie des professions par rapport au père, maçon. Mais cette élévation, certes marquée par la désouvriérisation, n'entraîne pas de rupture avec le milieu. Pour eux, comme pour Giovanna, les études qu'ils entreprennent s'inscrivent dans une continuité ascensionnelle et représentent une valorisation des compétences professionnelles du père et de la mère.

La recherche de proximités avec le milieu d'origine, complétée par un “choix” matrimonial endogène, résulte d'une recherche d'ajustement entre ses attentes subjectives et les chances objectives relatives à sa position – partiellement intériorisée – de dominée. Cette recherche de proximités est une des deux caractéristiques qui définissent, selon Olivier Schwartz, *“le modèle des univers ségrégués⁽⁸⁾”* en tant que *“mode de représentation des univers de vie des classes dominées⁽⁹⁾”*. Ce modèle a permis de rendre compte sociologiquement, à partir de la deuxième moitié du XX^e siècle, de l'univers culturel des classes populaires.

Pour Olivier Schwartz, l'ouvrage de Richard Hoggart, *La Culture du pauvre⁽¹⁰⁾*, représente la quintessence de ce modèle qu'il qualifie de “dur”. Il invite dès lors à utiliser ce modèle de manière “flexible” car il n'est pas en mesure d'expliquer les évolutions contemporaines des pratiques des classes populaires. Cependant, insiste-t-il, *“cela n'autorise nullement à sous-estimer la pertinence qui fut, et qui demeure sans doute*

“La famille et le quartier sont au centre du réseau social et les formes de sociabilité locale tiennent une place décisive dans la vie quotidienne.”

encore la sienne⁽¹¹⁾. C'est en utilisant ce modèle de manière flexible et en intégrant les éléments d'analyse de l'évolution des pratiques des classes populaires proposés par Olivier Schwartz qu'il est possible de progresser dans la compréhension de la trajectoire de Giovanna.

Des formes de "l'insularité collective"...

Rappelons les deux caractéristiques de cette conception des univers ségrégués. La première est relative à la recherche de proximités de Giovanna : *"La famille et le quartier sont au centre du réseau social et les formes de sociabilité locale tiennent une place décisive dans la vie quotidienne⁽¹²⁾*". Olivier Schwartz s'appuie ici sur ce que Guy Barbichon⁽¹³⁾ nomme les *"conditions de confinement"*. Il montre que *"c'est à partir de ce principe que deviennent intelligibles trois des modes d'être qui sont si fortement valorisés par les membres des classes populaires : le localisme, le familialisme, et la socialité 'directe'"*. On retrouve chez Giovanna ces trois éléments : l'attachement à sa ville, à sa famille et l'importance accordée à la pratique sur le terrain. Cependant ces éléments constituent les raisons qu'elle donne, *a posteriori*, pour expliquer son retour auprès des siens et pour transformer l'échec à l'université en "chance". La recherche de proximités se fait après une expérience malheureuse d'ouverture sur le monde "des autres", dont elle s'auto-exclut après une année. Il s'agit donc d'un repli sur son monde privé. Non d'un repli total, puisqu'il permet une ascension sociale progressive – on pourrait évoquer une pente douce ascendante – caractérisée partiellement par l'accès à une profession plus valorisée et plus valorisante que celle de sa mère et par un rapport à cette profession moins marqué par le poids de la nécessité : Giovanna "choisit" de travailler à temps partiel.

La deuxième caractéristique concerne l'essentialisation de la manière dont elle se trouve *"bien à [sa] place"* : *"S'il est vrai, écrit Olivier Schwartz, que ces univers ségrégués sont d'abord et principalement le produit d'une ségrégation subie, celle-ci est aussi relayée par des formes d'auto-exclusion consenties. [...] La faible ouverture du monde extérieur est renforcée par une faible ouverture à ce monde par ce que l'on pourrait nommer les formes d'insularité collective⁽¹⁴⁾"*.

... aux formes de l'insularité relative

La relativité de cette insularité renvoie, au moins, à deux faits. Le premier est que par ses études et par son intégration professionnelle, Giovanna a développé ce qu'Olivier Schwartz appelle *"des compétences interactionnelles⁽¹⁵⁾"*. Pour lui, ces compétences, qui tout à la fois résultent d'une ouverture sur le monde et permettent celle-ci, entraînent

“une remise en cause sur le fond” du modèle des univers ségrégués. S’agissant de Giovanna, on assiste à la fois à un repli sur son “monde privé”, y compris dans la manière dont le “choix” de sa profession est intégré à la vie familiale – voire porté par celle-ci – et à une ouverture liée à l’augmentation de son “capital communicationnel⁽¹⁶⁾”. Le second fait concerne les perspectives – faire un master en psychologie – que Giovanna ne s’interdit pas (l’expression “ne pas s’interdire” se situe à un niveau moindre, plus prudent, qu’“envisager”, ce que font d’autres travailleurs sociaux issus des classes moyennes). Ces perspectives ne sont pas seulement lointaines, elles se manifestent par “l’intérêt” que Giovanna dit avoir actuellement pour la psychanalyse – la discipline de prédilection des psychologues qui, symboliquement au moins, occupent les positions de domination sur son lieu de travail. Cette insularité relative permet d’expliquer la séparation qu’elle établit entre sa famille et son travail : *“Sphère privée et sphère professionnelle sont clairement séparées. Ma vie privée m’appartient, je n’en parle jamais aux gens avec qui je travaille, en tout cas au niveau des usagers, comme je ne parle pas des usagers chez moi. [...] Mes enfants n’ont pas à savoir qui j’ai ici et les gens n’ont pas à savoir qui sont mes enfants parce que je dois les protéger aussi.”* Cette relative insularité lui permet de protéger les siens ainsi qu’elle-même. Elle estime s’être assez battue pour être reconnue comme responsable de cette antenne sociale.

Le repli sur le “monde privé” au moyen de “réactions de défense” est effectué conjointement à des ouvertures, essentiellement professionnelles.

Se protéger contre l’humiliation

C’est à la suite d’un conflit, difficilement vécu, avec le directeur que Giovanna est devenue “officiellement” responsable de cette antenne sociale. Le directeur lui avait fait enlever sur plus d’un millier d’affiches le nom d’une institution partenaire (décriée dans la région) pour une campagne de prévention parce que ce partenariat mettait à mal l’image de l’antenne sociale. *“J’en ai pris pour mon grade, ça a été très difficile et c’est là que j’ai remis mon préavis. Je lui ai dit aussi que j’en avais marre d’être considérée comme un enfant et que je ne pouvais plus supporter ça. [...] Je ne l’oublierai jamais et donc, avec l’aide de ma famille, j’ai enlevé ce nom sur les affiches.”*

Avoir ensuite été nommée officiellement responsable lui a permis de se sentir à nouveau reconnue et de surmonter l’humiliation subie. Sa volonté de ne plus bouger professionnellement et de bénéficier d’une zone de relative autonomie l’affranchissant, pour partie, de la dépendance de son directeur, peut être interprétée comme une

réaction de défense qui vise, à l'avenir, à la protéger, elle et sa famille, d'un pareil affront. Richard Hoggart met clairement en évidence ce type de réaction qui constitue un des éléments de l'économie entre "eux" et "nous".

Il faut souligner ici que si ses réactions de défense visent à protéger ses enfants et sa famille, le poste qu'elle occupe à l'antenne sociale et la reconnaissance qui l'accompagne, ainsi que l'image qu'elle a d'elle-même, cela ne l'empêche pas de s'adapter aux réalités de sa vie professionnelle : elle maîtrise ce degré d'adaptation en fonction de ses priorités. Elle donne en exemple son choix de renoncer à des soirées passées en famille pour animer des groupes de parole ou sa capacité de moduler ses horaires en fonction des possibilités des patients, etc.

Olivier Schwartz insiste sur le fait que le modèle des univers ségrégués n'est plus en mesure de rendre compte, actuellement, des pratiques des classes populaires. Comment, dans ce cadre conceptuel, rendre compte sociologiquement de la manière dont Giovanna occupe "*la place qui est la [sienne]*" ?

Conclusion

Au terme de cet article, on peut constater que Giovanna se trouve "dans une double logique d'extraversion et d'introversión", pour reprendre les termes d'Olivier Schwartz ou que, pour elle et plus globalement pour son groupe familial, la déségrégation est partielle.

Bref, le repli sur le "monde privé" au moyen de "réactions de défense" est effectué conjointement à des ouvertures, essentiellement professionnelles. De plus, son insularité, qualifiée ici de relative, permet une ascension sociale douce dans son univers privé et dans son univers professionnel qu'elle veut "sans tensions". Être à sa place en Belgique – l'envie et l'évocation de l'Italie d'antan sont circonscrites au cercle familial –, s'y sentir bien et être reconnue par les siens (famille, proches et, pour l'ouverture professionnelle, collègues) sont les objectifs qu'elle a atteints et qu'elle assigne maintenant au travail social : "*Pour moi, le travail social, c'est ça, c'est leur permettre d'être bien avec ce qu'ils sont, avec ce qu'ils ont.*" ■

Notes

1. Anne Morelli, "L'immigration italienne en Belgique aux XIX^e et XX^e siècles", in Anne Morelli (dir.), *Histoire des étrangers... et de l'immigration en Belgique, de la préhistoire à nos jours*, Charleroi, Couleur livres, pp. 201-214.
2. Pierre Bourdieu, *Questions de sociologie*, Paris, Éditions de Minuit, 2002 (1984), pp. 264-268.

3. La reconnaissance est un élément important de la définition du racisme de classe que donnent Claude Grignon et Jean-Claude Passeron : "Certitude propre à une classe pour monopoliser la définition culturelle de l'être humain et donc des hommes qui méritent d'être pleinement reconnus comme tels". *Le Savant et le Populaire. Misérabilisme et populisme en sociologie et en littérature*, Paris, EHESS-Gallimard, 1989, p. 32.
4. Pierre Bourdieu, Jean-Claude Passeron, *Les Héritiers. Les étudiants et la culture*, Paris, Éditions de Minuit, 1964.
5. *Ibid.*, p. 107
6. Jean-François Gaspar, "Entreprise de légitimation et de délégitimation des savoirs scolaires et 'de terrain' dans l'univers du travail social", in *Cahiers de la recherche sur l'éducation et les savoirs*, n°6, 2007, pp.153-169.
7. À ce propos, se référer à Gérard Mauger, Claude F. Poliak, "Lectures : masculin/féminin", in *Regards sociologiques*, n°19, p. 125 sq., 2000.
8. Olivier Schwartz, "La Notion de 'classes populaires'", habilitation à diriger des recherches en sociologie, université de Versailles/Saint-Quentin-en-Yvelines, 1998.
9. *Ibid.*, p. 75.
10. Richard Hoggart, *La Culture du pauvre*, Paris, Éditions de Minuit, 1970, (1957).
11. Olivier Schwartz, *art. cit.*, p. 80.
12. *Ibid.*, p. 76.
13. Guy Barbichon, "Culture de l'immédiat et cultures populaires", in *Philographies. Mélanges offerts à Michel Verret*, Saint-Sébastien, ACL éd., 1987, pp. 125-136.
14. Olivier Schwartz, *art. cit.*, p. 76.
15. L'analyse d'Olivier Schwartz porte sur des "emplois subordonnés du monde des services" ; le travail de Giovanna ne relève pas de cette catégorie. Cependant, cette analyse permet de rendre sociologiquement compte de la trajectoire dans laquelle s'inscrit Giovanna (origine sociale, poursuite de la "valorisation" entamée par sa mère, etc.).
16. Olivier Schwartz emprunte l'expression à John J. Gumperz, *Engager la conversation, introduction à la sociolinguistique interactionnelle*, Paris, Éditions de Minuit, 1989.